

de l'homme dans ses rapports avec les autres (dictionnaire Larousse). Recherchant des représentations économiques, c'est-à-dire un champ de signification économique au sein des représentations sociales, il est logique et légitime de ne pas rechercher à autonomiser la dimension sociologique qui porte un regard différent sur les mêmes objets que l'économiste s'est attaché à étudier.

Au-delà de ces remarques de détail, la puissance de cette grille a été testée avec succès sur plusieurs corpus différents : des entretiens, des questionnaires de sélection de mots, des questionnaires d'évocation. Il est certain que la grille est parfaitement adaptée avec un corpus composé de phrases. Son emploi est plus délicat avec les réponses à un questionnaire d'évocation, dans la mesure où le mot ou l'expression ne prennent sens qu'en fonction du contexte, qui n'est pas toujours accessible. Il est apparu également que la grille en quatre champs est trop grossière dès que l'analyste est en présence d'une liste de mots et d'expressions. C'est ainsi que pour "argent", le champ économique a fait l'objet d'un découpage en catégories qui peuvent désigner des problèmes particuliers en économie. Il n'y a, sur ce terrain, aucun inconvénient à assimiler catégorie à thème. Cependant, la manière dont la catégorie sera utilisée ici rapproche celle-ci de la notion de classe d'équivalence telle qu'elle est proposée par M.J. Borel (18). D'une autre manière, la catégorie ou classe d'équivalence est utilisée ici comme un ensemble de termes exprimant une même idée et qui permet une "description objective, systématique et quantitative du contenu manifeste" (19), de ce qui est dit par le répondant. Cette option conduit à ne pas suivre la finesse d'analyse préconisée par Saussure dans l'exemple, souvent cité, suivant : "redouter" sera en liaison avec "craindre", "avoir peur", etc. L'ensemble formera un système et non un inventaire par addition, une espèce de filet dont toutes les mailles sémantiques sont interdépendantes" (20). L'approche saussurienne est pertinente dans le cadre d'une

analyse de l'évocation individuelle.

Dans la présente investigation, le problème s'est posé avec le champ axiologique qui est apparu trop vaste, de même que le champ social. Il s'est avéré nécessaire de construire un champ nouveau destiné à regrouper les éléments de nature technique. L'économique comporte deux catégories ou classes d'équivalence : les notions fondamentales et les coûts. Le champ axiologique est notamment scindé en "nécessité/revenu", "qualité du travailleur" et "résidu/axiologique". Le champ social se subdivise en "formation", "définition linguistique", "relations humaines" et "emploi".

Le champ politique, très marginal (apparent avec le mot "responsabilité"), n'a pas été retenu. Les rares occurrences susceptibles d'y figurer ressortissent également à d'autres champs.

EN GUISE DE CONCLUSION

1. Le principe des questions d'évocation apparaît particulièrement stimulant dans la mesure où il ouvre des perspectives nouvelles de recherches fondées sur une approche intégrative des problématiques sémiologiques de la logique naturelle et psychosociologique des représentations sociales.

L'ambition du texte proposé s'est limitée sur ce point à montrer que la communication peut être établie entre les deux disciplines. Dans cet esprit, quelques relations de correspondance ont été établies soit entre concepts soit entre un concept et une pratique de recherche.

2. Le corpus écrit obtenu par retranscription partielle des réponses orales aux questions d'évocation ne peut échapper aux critiques traditionnelles et constantes dans ce domaine. On ne peut qu'être d'accord avec J. Fijalkow lorsqu'il note "si tout ce qui s'écrit peut se lire, tout ce qui

se dit ne peut pas s'écrire" (21). Etant donné que l'évocation vise à obtenir un faisceau d'aspects de l'objet sous forme de mots ou d'expressions et non sous forme d'un texte composé, il s'ensuit que l'expression écrite directe présente beaucoup plus d'avantages que la réponse orale dont la retranscription gomme une grande part des richesses spécifiques telles que les intonations, la gestualité, etc.

3. L'analyse des faisceaux s'inscrit dans le cadre d'un postulat selon lequel la représentation sociale se présente comme une forme de pensée sociale naturelle.

Le caractère répétitif de la pensée naturelle et le caractère partagé de la représentation sociale a conduit à établir des classes d'équivalence au sein des champs sémantiques dont la fonction est de saisir le noyau imageant de la représentation, noyau pouvant être de nature technique, sociale, économique ou morale. L'intérêt de ce découpage est de faciliter l'analyse différentielle entre représentations sociales et discours des spécialistes des sciences sociales sur les objets travail et nouvelles techniques.

NOTES

- (1) Voir notamment :
- a) P. Cicille, Y. Kérignard, P. Vergès, **Etude sur les représentations économiques des élèves de sixième**, G.I.S. "Pédagogie de l'information économique", Ecully, février 1980 ;
- b) P. Cicille, E. Coiffier, M. Guiot, A. Silem, P. Vergès, **Représentations économiques des élèves de l'enseignement secondaire**, G.I.S. "Pédagogie de l'information économique", Ecully, octobre 1982.
- (2) Au sens matériel et non sémiologique.
- (3) Denise Jodelet, dans son important article de synthèse, parle de l'existence d'un consensus pour reconnaître les représentations sociales comme "un ensemble complexe et ordonné comprenant des éléments informatifs, cognitifs, idéologiques, normatifs, des croyances, des valeurs, des opinions, images, attitudes, etc." : *Réflexions sur le traitement de la notion de représentation sociale en psychologie sociale*, **Communication-Information**, vol. VI, n° 2/3, hiver 1984, p. 17.
- (4) Denis Apothéloz, *Classes-objet et classe méréologique - Réflexions théoriques et perspectives*, **Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques**, n° 47, 1984. Troisième Colloque Besançon - Neuchâtel, p. 176.
Catherine Péquegnat, pour sa part, écrit dans le même sens : "Les logiques épistémiques parlent à ce propos de monde des croyances ou de connaissance, la logique naturelle de préconstruit", dans J.-B. Grize (éd.), **Sémiologie du raisonnement**, Peter Lang, Berne, 1984, p. 80.
- (5) M.-J. Borel, dans **Sémiologie du raisonnement** (J.-B. Grize), op. cit., p. 163.
- (6) Ibid., pp. 166 et 167.
- (7) Je demande à la communauté scientifique habituée à discuter de la signification ou du sens de ces termes : signifié, signifiant, référant, référé, d'être indulgente avec un non spécialiste peu familier avec les finesses d'un langage surcodé.
- (8) J.-B. Grize, *Une représentation des activités du discours*, **Information et Communication**, hiver 1984.
- (9) Notons que le concept de préconstruit culturel est aussi défini ainsi par Denis Apothéloz, qui parle de "savoirs partagés, attitudes et pratiques communes", etc., dans J.-B. Grize, **Sémiologie du raisonnement**, op. cit., p. 191.
S'agissant des représentations sociales, cf. la note 1 de l'article cité de Denise Jodelet, p. 16.
- (10) Cet aspect se trouve également utile lorsque le répondant a une opinion balancée, comme le 215 qui dit "optimiste, pessimiste" comptée comme une occurrence. L'enquêteur dans ce cas aurait dû s'affranchir de la règle de neutralité et demander ce qui justifie l'optimisme et le pessimisme.

- (11) Signalons tout de même que l'hypothèse inverse n'est pas infirmée et on pourra vérifier sans difficulté que l'évocation en tant que pensée naturelle est caractérisée par la répétitivité. Cf. Bernard Schiele, Note pour une analyse de la notion de coupure épistémologique, **Information et communication**, hiver 1984, p. 66.
- (12) Pierre Vergès, **Les formes de connaissance économique. Eléments pour une analyse des raisonnements et connaissances pratiques**, Thèse Lyon II, S.R.T., Grenoble, 1977, p. 39.
- (13) Ibid., p. 39.
- (14) Ibid., p. 70.
- (15) Ibid., p. 69 et s.
- (16) G. Dussault, D. Rheaume, A. Silem, N. Dufour, **Sept instruments d'analyse des représentations économiques**, I.N.R.S.-Education, Québec, 1980, 370 p.
- (17) J.-M. Albertini, A. Silem, **Comprendre les théories économiques**, Tome 1, Ed. du Seuil, 1984 et A. Silem, Les limites de la science économique, **Cahiers français**, n° 217, 1984.
- (18) M.-J. Borel, dans J.-B. Grize, **Sémiologie du raisonnement**, op. cit., p. 166.
- (19) B. Berelson, Content analysis, dans G. Lindzey (ed.), **Handbook of Social Psychology**, Addison-Wexley, London, vol. 1, chap. XIII.
- (20) F. Saussure, cité par G. Mounin, Les analyses sémantiques, **Cahiers de l'ISEA** (Dr. P. Perroux), suppl. n° 123, 1962, repris par M. Cantoklein, F. Lantier et N. Ramognino, Une analyse sémantique conceptuelle, **Bulletin du CERP**, vol. XVI, n° 3, p. 1967.
- (21) J. Fijalkow, Langage écrit : l'habileté lexicale, dans J.-A. Rondal (direct.), **Troubles du langage, diagnostic et rééducation**, Ed. Pierre Mardaga, Bruxelles, 1982, p. 69.

III.4. OPERATIONS COGNITIVES ET VERBALISATION

par Claudine CARLUER, Patricia CICILLE,
IRPEACS-CNRS

Les deux dernières questions de l'enquête (Q5 et Q6) ont été construites pour mettre en rapport les verbalisations et opérations argumentatives du début de l'entretien avec l'organisation cognitive que de telles questions permettent d'entrevoir. Nous savions que cette correspondance ne serait pas immédiate ni évidente, mais il nous semblait nécessaire de poser les premières étapes d'une recherche en ce domaine. Elle est si peu immédiate que nous nous sommes heurtés à l'intérieur même de ces questions au rapport entre l'organisation demandée et le texte d'accompagnement.

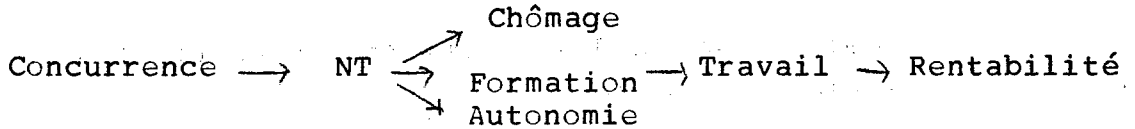
1. GRAPHE ET TEXTE ORAL

Nous n'étudierons ici que la question 5 car elle pose ce problème avec le plus d'acuité. En effet, nous demandions au sujet d'une part, de mettre en relation par un dessin (un trait ou une flèche) sept mots* que nous lui proposons, d'autre part, de nous expliquer oralement les relations qu'il avait effectuées. Nous avons donc un dessin et un texte. L'analyse conjointe que nous avons faite nous a conduits dans un premier temps à redessiner un graphe plus conforme au dire du sujet et ensuite à considérer que le sujet exprimait non pas un mais plusieurs graphes disjoints non repérables sur son dessin. Nous montrerons cela à partir de quelques exemples.

* Il n'a pas été possible d'utiliser, pour l'instant, les mots ajoutés par les répondants (cf. II.33.1).

Exemple 1 : Un multi-graphe

Le dessin initial est celui-ci (nous représentons ce dessin de manière réordonnée pour le rendre plus lisible) :



Le discours est en fait segmenté en trois sous-ensembles (nous ne reprenons pas ici les textes intégraux mais un paraphrasage) :

- A A.1 : La concurrence entraîne toujours recherche de Nouvelles techniques
 A.2 : Donc, il y a des répercussions sur le Travail
 A.3 : Donc sur la Rentabilité
- B B.1 : Les Nouvelles techniques apportent une autonomie
- C C.1 : C'est les Nouvelles Techniques qui apportent le chômage,
 C.2 : qui demandent une formation
 C.3 : et cette formation sert au travailleur.

On peut décomposer le graphe en trois sous-graphes :

Concurrence $\xrightarrow{A1}$ N.T. $\xrightarrow{A2}$ Travail $\xrightarrow{A3}$ Rentabilité

N.T. $\xrightarrow{B1}$ Autonomie

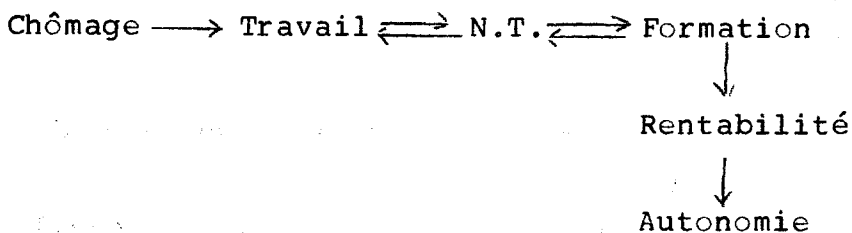
N.T. $\xrightarrow{C1}$ Chômage
 $\xrightarrow{C2}$ Formation $\xrightarrow{C3}$ Travail (travailleur)

Toutes les explications données par le sujet correspondent bien aux relations tracées sur le papier. Elles apportent cependant un PLUS : d'une part, une segmentation

du graphe mettant en évidence trois cheminements, d'autre part, la nature des relations - en A, elle est causale, en B prédicative, en C prédicative et énumérative.

Exemple 2 : L'oral conduit à des modifications partielles : l'énumération en ligne ou en étoile

Dessin initial :

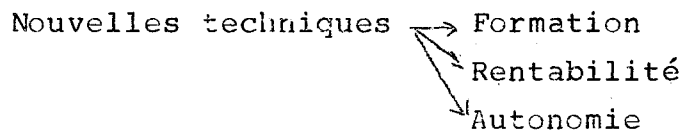


Le discours est segmenté en deux parties opposées (par le MAIS)

- A
- A.1 : s'il y a du Chômage, pas de Travail
 - A.2 : donc il n'y a pas de Nouvelles Techniques,
 - A.3 : pas de Formation,
 - A.4 : pas de Rentabilité
- MAIS**
- B
- B.1 : Si il y a des Nouvelles Techniques, il y a du Travail
 - B.2 : donc pas de Chômage
 - B.3 : Et, les Nouvelles Techniques peuvent apporter la Formation
 - B.4 : la Rentabilité,
 - B.5 : Et, elles peuvent apporter, aussi, l'Autonomie.

On voit bien que les doubles flèches entre Travail, Nouvelles Techniques et Formation expriment d'une certaine manière le double mouvement négatif-positif mais on peut alors se demander pourquoi il n'y a pas double flèche entre

Travail et Chômage. Nous avons ici pris le parti de la rétablir. On voit aussi que la flèche Formation-Rentabilité n'est peut-être pas une bonne représentation. En effet, si dans la première séquence il peut rester une ambiguïté, la rentabilité peut y être la conséquence de la formation (s'il n'y a pas de Nouvelles Techniques, pas de Formation, pas de Rentabilité), il n'en est plus de même dans la seconde séquence : c'est les Nouvelles Techniques qui apportent la Formation, la Rentabilité. La flèche B4 est alors entre Nouvelles Techniques et Rentabilité. Il en est de même entre Nouvelles Techniques et Autonomie. Il semble que la personne dessine la succession de sa pensée qu'elle exprime discursivement par l'énumération et non l'organisation qu'elle a en tête. Nous sommes alors conduits à remplacer la succession Nouvelles techniques → Formation → Rentabilité → Autonomie par l'étoile



Chômage $\xrightarrow{A1}$ Travail $\xrightarrow{A2}$ NT $\xrightarrow{A3}$ Formation $\xrightarrow{A4}$ Rentabilité

MAIS

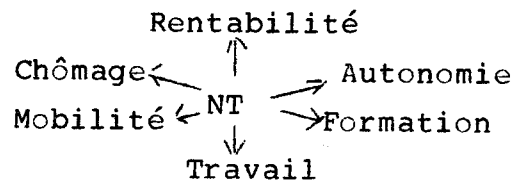
Chômage $\xrightarrow{B2}$ Travail $\xrightarrow{B1}$ NT $\xrightarrow{B3}$ Formation
 $\xrightarrow{B4}$ Rentabilité
 $\xrightarrow{B5}$ Autonomie

Cette manière de dessiner en ligne ce qui est une étoile est encore plus évidente dans l'exemple suivant. Le graphe initial est une chaîne et le graphe, recomposé à l'écoute de l'entretien, une étoile (cas extrême d'une recombinaison totale).

Graphe initial :

Nouvelles techniques → Rentabilité → Autonomie → Formation
 → Travail → Mobilité → Chômage

Grphe recomposé :



L'énumératif de ce texte justifie la transformation effectuée

- 1 Les Nouvelles Techniques peuvent nous apporter une Rentabilité certaine,
- 2 une Autonomie aussi,
- 3 une Formation certaine, puisqu'on s'adhère à une nouvelle chose
- 4 du Travail pour certains (techniciens),
- 5 peut-être, une Mobilité, pour d'autres personnes
- 6 puis, du Chômage pour d'autres

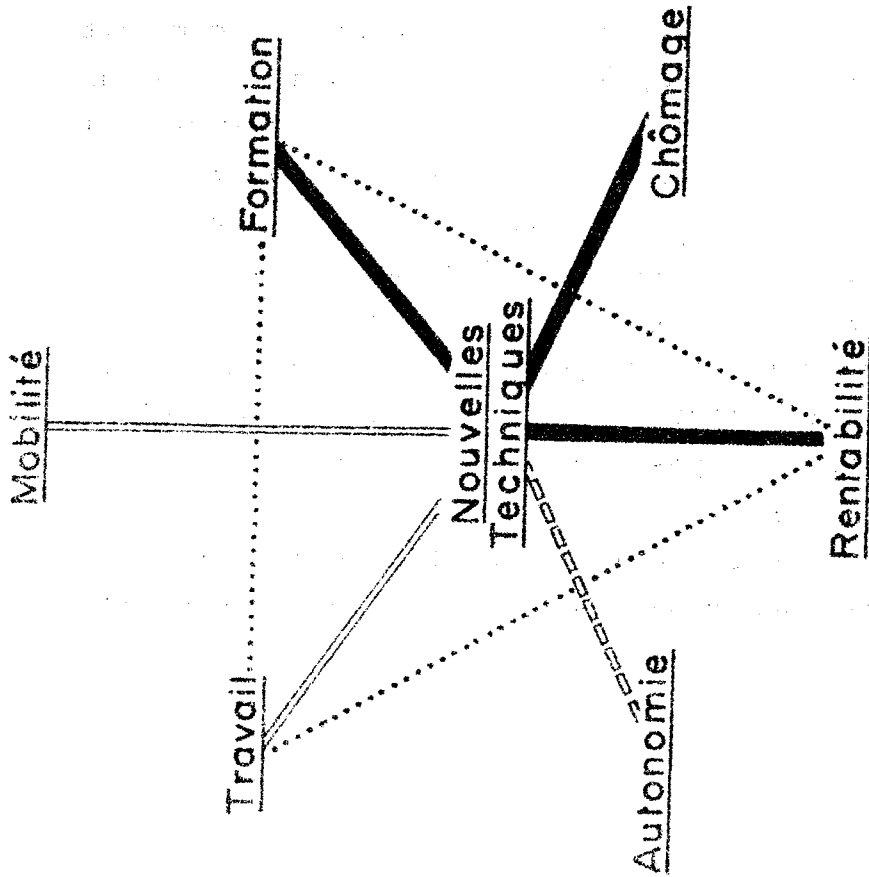
Exemple 3 : L'oral n'est pas traduisible par un dessin

Grphe initial : Autonomie → Travail

Pour expliquer cela, on a un assez long discours (de l'ordre de plusieurs minutes) où le sujet se pose la question: "qu'est-ce que l'autonomie ?". Il commence par se donner une définition : "l'Autonomie c'est comme une entreprise qui travaille pour son compte et qui dépend de personne". Puis il donne des exemples d'entreprises et de personnes (artisans) plus ou moins autonomes. Enfin, il arrive à les comparer aux ouvriers de l'usine (son cas) pour conclure par "On n'est pas autonome, nous on travaille pour le patron".

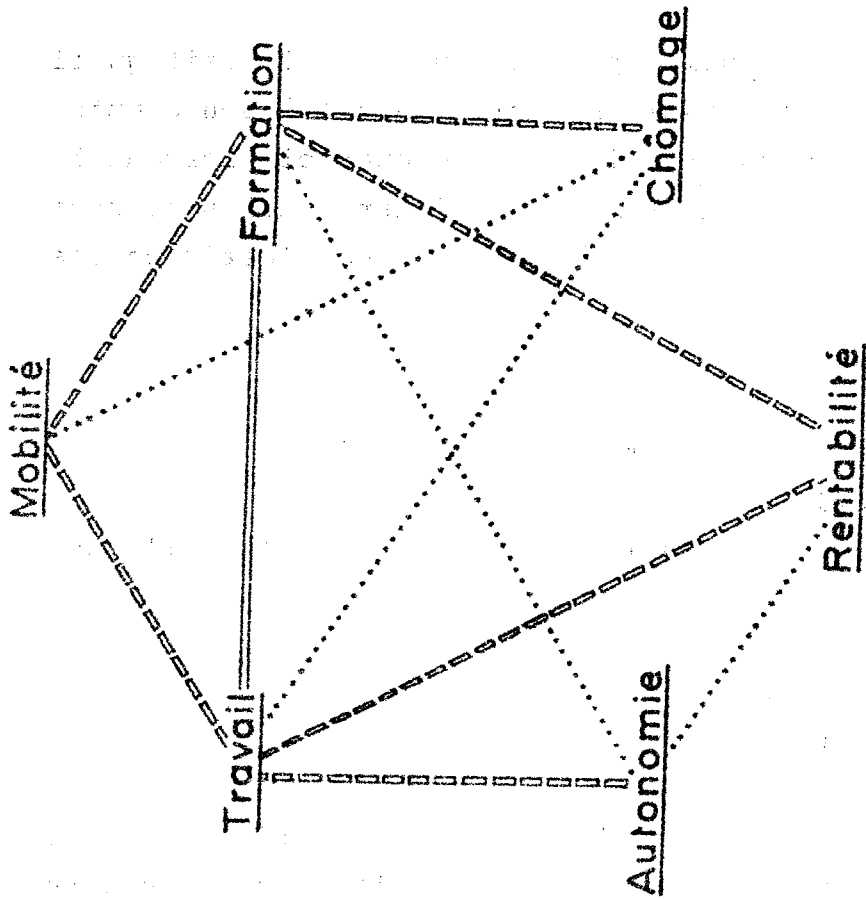
Il est évident que dans de tels cas, la relation graphique est bien pauvre mais que l'on n'a rien pour l'enrichir au niveau même du graphe. On peut seulement noter

RELATIONS ENTRE MOTS



100% = 35 Salaries

█	+ de 50 %
▬▬▬	de 35 à 50 %
▬▬▬▬	de 20 à 35 %
.....	< 20 <small>ou moins</small> ³ salariés



100% = 35 Salaries

█	+ de 50 %
▬▬▬	de 35 à 50 %
▬▬▬▬	de 20 à 35 %
.....	< 20 <small>ou moins</small> ³ salariés

l'importance de ce couple pour le sujet et le fait qu'il recouvre une division travail salarié/travail à son compte.

On se trouve dans une situation comparable lorsque le sujet envisage des relations puis les écarte. Elles ne sont bien sûr pas dans son graphe initial et nous n'estimons pas pouvoir les établir à sa place.

Exemple :

- . Autonomie et chômage... alors là ? non
- . Chômage avec les nouvelles techniques, ..oui.
- . Autonomie, formation, non.
- . Autonomie rentable, rentabilité, ... c'est pas... il faut aller chercher loin.

2. L'EXPLOITATION DES GRAPHERS

Nous venons de voir comment nous avons été conduits à réécrire partiellement les graphes produits par les sujets, et comment nous avons mis à jour quand cela s'avérait nécessaire plusieurs sous-graphes pour un même sujet. Il nous est alors apparu que les salariés interrogés faisaient état de deux perceptions différentes à partir de la même liste de mots. Si nous avions fait un simple cumul de toutes les relations apparues, nous aurions obtenu un graphe composite et donc peu convaincant. Or, à la lecture, les sujets raisonnaient d'une part autour du mot nouvelles techniques (le plus souvent en étoile comme dans l'exemple 2) et d'autre part en faisant abstraction de ce thème pour se centrer sur deux autres pôles: le travail et la formation (et leur rapport). Il nous fallait donc faire deux graphes, c'est-à-dire faire deux sous-ensembles de graphes (ou sous-graphes) selon qu'ils parlaient prioritairement des nouvelles techniques ou qu'ils n'en parlaient pas. On obtient alors deux graphes d'ensemble, (cf. p. 93).

Si nous prenons ceux de la banque C., on peut lire sur le premier (majorité des cas) les conséquences des nouvelles

techniques (fig. 1) : elles permettent la mobilité, elles imposent une formation, entraînent le chômage, mais procurent du travail à certains, augmentent la rentabilité, peuvent apporter l'autonomie. Rares sont ici les enchaînements mettant en relation plus de deux mots. Par contre, le second graphe (fig. 2), centré sur le couple travail-formation est plus riche en enchaînements et exprime un peu les rapports de ce couple aux autres termes. Ces rapports sont rarement des liens de conséquence; on apprécie l'intérêt de la mobilité ou de l'autonomie, les nécessités de la rentabilité, la formation semble y résoudre tous les problèmes.

Les graphes que nous analysons sont à travers ces transformations beaucoup plus proches des discours oraux que des dessins et beaucoup plus fidèles à la forme de la question. Il reste cependant qu'ils ne faut pas leur demander de faire apparaître les modes de raisonnement de leur construction. A l'écoute des entretiens, il semble que certains raisonnent par idées, par thèmes, d'autres construisent des enchaînements, d'autres sont énumératifs, enfin certains procèdent méthodiquement par exploration de tous les couples de relations possibles. Mais cette information n'est pas suffisamment fiable et systématique pour pouvoir être formalisée : il vaut mieux en rester à l'image d'une organisation cognitive (ici double) entrant en résonance avec les premières questions.

III.5. STRATEGIES DISCURSIVES

par D. APOTHELOZ*, S. DALHOUMI**, M. GLADY**, G. MARTINEZ**,
A. SILEM**

INTRODUCTION

Cet article a comme objectif de prolonger nos travaux sur les représentations et de les enrichir en faisant le lien entre logique naturelle et représentations.

Nous cadrons notre analyse sur les stratégies discursives menées par les locuteurs dans la situation d'interaction que représente l'interview. Ces stratégies discursives se traduisent par des comportements discursifs qui ne sont pas sans influence sur le contenu du discours et sur le raisonnement.

Dans une première partie, nous définissons le concept de représentation de façon à le rendre opératoire ou du moins analysable. Nous exposons, dans une seconde partie, les variables que nous tentons de mettre en lumière pour l'analyser.

1. CADRE THEORIQUE ET PROBLEMATIQUE

La notion de représentation joue un rôle central dans la présente recherche. Elle constitue le point de convergence des différentes équipes.

Nous distinguons deux "niveaux" de représentations :

* Centre de Recherches Sémiologiques, Université de Neuchâtel.

** IRPEACS-CNRS.

les REPRESENTATIONS COGNITIVES et les REPRESENTATIONS EXPRI-MEES, ces dernières pouvant être exposées sous différentes formes. Nous présentons brièvement ci-dessous les définitions relatives à ces deux niveaux de représentations afin de préciser notre champ d'investigation en le resituant dans un cadre théorique précis.

I.1. Les représentations cognitives

DEFINITION : Les représentations cognitives sont une instance intermédiaire entre le sujet et son environnement.

Opérant dans le sens Environnement -- Sujet, les représentations constituent LE PROCESSUS de construction et d'appréhension du réel à partir des informations fournies par l'environnement. Elles ont ici un statut de "filtre interprétatif" (1).

Opérant dans le sens Sujet -- Environnement, les représentations sont LE PRODUIT même de cette construction du réel, c'est-à-dire l'ensemble des connaissances du sujet se rapportant à un objet de l'environnement. Leur statut est alors celui de "guide pour l'action" (1).

FONCTION : Les représentations cognitives fonctionnent donc à la fois comme des processus d'assimilation et d'interprétation des données et comme des processus homéostatiques dans les conduites du sujet et donc bien évidemment dans ses conduites discursives.

En d'autres termes et plus précisément, nous dirons avec M. Godelier (2) que les représentations cognitives ont quatre fonctions essentielles :

- Représenter l'environnement, c'est-à-dire rendre présentes à la pensée les réalités extérieures au sujet ou propres à celui-ci.
- Interpréter cet environnement, c'est-à-dire définir la nature, l'origine et le fonctionnement des réalités.
- Organiser les rapports entre le sujet et son environne-

ment.

- Légitimer ces rapports.

On se permettra ici de souligner que dans les représentations cognitives du sujet sont inclus les rapports du sujet à l'environnement et des éléments légitimant ces rapports (nous y reviendrons).

Les représentations cognitives (en faisant référence à la cybernétique) relèvent de la très fameuse "boîte noire" à laquelle nous n'avons pas accès (3). Notre analyse va donc porter sur les représentations exprimées par un sujet A sur un thème T. Ces représentations ont été livrées lors d'une interview, elles portent donc fortement l'empreinte des représentations qu'a le sujet A de l'interlocuteur B et même celles qu'il a des représentations de B à son endroit (4). Ce schéma est le suivant :

Représentation exprimée = Représentation (A sur le thème T)(A de B)
cognitive (A de (B de A))

1.2. Les représentations exprimées

Nous posons que l'expression des représentations peut revêtir six formes synergiques : posturale, mimo-gestuelle, gestuelle, kinésique, iconique et verbale (5). Nous avons choisi de FAIRE PORTER NOTRE ANALYSE SUR LES REPRESENTATIONS VERBALES. La communication non verbale est donc évacuée de notre champ d'investigation pour la présente recherche ; nous envisageons cependant d'intégrer, dans des travaux ultérieurs, l'analyse des autres formes d'expression des représentations.

Quelle que soit leur forme d'expression, les représentations portent l'empreinte du contexte dans lequel elles sont livrées. Plus précisément, nous dirons qu'elles sont modulées en fonction des représentations qu'a du contexte celui qui les exprime. En effet, tout comportement est com-

munication selon l'école de Palo-Alto (6). ** Ils sont à la fois émetteurs et récepteurs de messages ("Emerecs" au sens de Cloutier) (7). Par les indicateurs spécifiques et les marqueurs sociaux (8), chaque emerec se présente avec une face ou une image qu'il façonne en fonction de son interlocuteur (information préalable) et ceci constitue, même dans le cas de l'argumentation dans l'interview, une conduite qui interagit assurément avec les conduites discursives : "C'est donc au dernier aspect de la définition de l'argumentation qu'il convient de s'arrêter, c'est-à-dire son dialogisme. Car seul le point de vue de l'interaction permet de saisir de l'extérieur comment un locuteur peut simultanément intervenir par son discours en vue d'un consensus, d'un accord des esprits, et agir avec succès parce qu'il existe des accords préexistants à son intervention" (9).

Que l'on puisse analyser la logique naturelle du raisonnement exclusivement est chose possible ; encore faut-il préciser que toute production de discours est fonction du contexte, et que la stratégie adoptée par les emerecs est liée à deux niveaux interdépendants : celui du raisonnement (logique naturelle), et celui de la communication (processus d'interaction). Cette conception nous paraît féconde car elle débouche sur la représentation comme potentiel d'action.

On retiendra de ce qui précède que les représentations ne sauraient être simplement identifiées à une organisation de contenus ; et que, LORSQU'ELLES EMERGENT DANS UNE SITUATION D'ECHANGE, ELLES SONT TRES ETROITEMENT LIEES AUX CONTINGENCES, A L'ENSEMBLE DES CONDITIONS DE PRODUCTION DES DISCOURS. Cette proposition n'est pas entièrement originale puisque J. Bourquin (10) en tient compte déjà à propos de son analyse de la conversation banale quand il affirme : "Ce qui se construit dans l'acte de communication **DANS ET PARALLELEMENT** à l'objet du discours, c'est cette représen-

 ** Ainsi, dès lors qu'il y a coprésence, chacun des interlocuteurs entre dans la sphère d'influence de l'autre.

tation que le sujet veut donner de lui-même. Cette construction entraîne des stratégies de justification et d'argumentation d'autant plus évidentes ici qu'elles opèrent sur des référents de la plus grande banalité et au sein des stéréotypes" (10).

LA NECESSITE S'EST DONC IMPOSEE A NOUS DE REUNIR SOUS UNE MEME NOTION A LA FOIS DES ELEMENTS QUI RELEVANT DES CONTENUS DES DISCOURS, ET DES ELEMENTS QUI RELEVANT DES COMPORTEMENTS - comportements relatifs à la situation de l'échange verbal, stratégies discursives, attitudes vis-à-vis des messages élaborés, influence de la relation entre les interlocuteurs sur le choix et l'élaboration de ces messages, etc.

POUR DESIGNER TOUS CES ELEMENTS ET LEUR INTERDEPENDANCE, NOUS PARLERONS DESORMAIS DE CONDUITES DISCURSIVES. La notion de conduite discursive se définit ainsi par les sous-notions suivantes :

1) Le comportement discursif

Il s'agit d'une part des divers modes dans lesquels le locuteur développe les objets de son discours (les modes discursifs), d'autre part de la manière dont il s'engage dans ses énoncés (l'implication du locuteur). Ces variables sont des révélateurs performants de la façon dont le sujet organise et légitime ses rapports avec son environnement.

2) Le contenu

La notion de contenu s'analyse en lieu de référenciation (thème), niveau de référenciation (grosso modo : étendue du champ référentiel) et connexions (liens logiques entre les thèmes).

Le paragraphe suivant est entièrement consacré à l'exposé de ces notions.

2. DEFINITION DES NOTIONS

2.1. Comportement discursif

Cette dimension de notre analyse est prise en compte à travers deux variables : le mode discursif et l'implication du locuteur.

2.1.1. Mode discursif

Désigne la manière dont le locuteur expose le contenu de son discours. Nous entendons par là le type d'activité cognitive simultanée à l'énonciation du contenu propositionnel. Dans l'analyse du mode discursif, on s'intéresse à la nature de l'énoncé, pris isolément, en dehors de tout contexte, sans préjuger des fonctions (polémiques ou argumentatives) qu'il est conduit à remplir dans le contexte où il s'insère.

On distingue quatre modes discursifs :

. Mode constatif

Désigne un mode de présentation du contenu propositionnel dans lequel le locuteur se situe en tant que témoin décrivant ou constatant des faits, des événements ou des choses.

Exemple : Mon chien a un pelage noir et feu.

. Mode projectif

Désigne un mode de présentation du contenu propositionnel en termes de projet, anticipation, projection fictive ou prédiction.

Exemple : Mon chien aura un pelage noir et feu.

. Mode axiologique

Désigne un mode de présentation du contenu propositionnel consistant à porter un jugement sur des faits, des événements ou des choses.

Exemple : Mon chien est parmi les plus beaux.

. Mode prescriptif

Désigne un mode de présentation du contenu propositionnel consistant à donner son opinion sur quelque chose à faire ou à ne pas faire, donner un conseil, voire un ordre. L'acte qui consiste à tenir un discours prescriptif pourrait ainsi être décrit comme une forme atténuée de l'ordre ou de l'interdiction.

Exemple : Il ne faut pas que mon chien subisse le dressage.

. Métadiscours

Il s'agit ici de repérer des contenus propositionnels portant sur la relation et/ou sur le discours.

Exemple : Vous savez, moi je n'ai pas beaucoup réfléchi à tous ces problèmes...

2.1.2. L'implication du locuteur

Il s'agit ici de mesurer le degré d'engagement du locuteur vis-à-vis de ce qu'il énonce. Le critère que nous avons adopté est le suivant.

Dans un énoncé, le locuteur peut être présent selon deux modes différents. D'une part, il peut être inclus dans le contenu propositionnel de l'énoncé, et y figurer comme argument : il fait alors partie intégrante de la valeur référentielle. Ce mode de présence caractérise en particulier le niveau de référenciation que nous nommons plus loin "vécu individuel".

D'autre part, il peut être présent en tant qu'instance énonciatrice du contenu propositionnel. Il lui est alors loisible d'exprimer diverses attitudes (cf. la notion d'"attitudes propositionnelles") face à ce contenu : certitude, doute, jugement, etc.

Empruntant les dénominations utilisées classiquement pour qualifier les modalités, nous parlerons, dans le premier cas, d'une présence de *re*, et dans le second d'une présence de *dicto*.

Il va de soi que le locuteur peut être présent simultanément de *re* et de *dicto*, ou encore absent selon les

deux modes. Les exemples qui suivent illustrent tout ceci :
 "Ils ont la tête dans le sable"

ABSENCE DE RE / ABSENCE DE DICTO

"J'ai la tête dans le sable"

PRESENCE DE RE / ABSENCE DE DICTO

"Je doute qu'ils aient la tête dans le sable"

ABSENCE DE RE / PRESENCE DE DICTO

"Je crois que j'ai la tête dans le sable"

PRESENCE DE RE / PRESENCE DE DICTO

La présence de dicto du locuteur s'explique par deux types de mobiles. D'une part, elle peut refléter une attitude épistémique (certitude, doute) ; d'autre part, elle peut refléter une attitude axiologique (jugement de valeur). Exemples : "Vous savez... moi je ne sais pas très bien... mais je crois que les nouvelles techniques vont supprimer des emplois".

"J'apprécie que les nouvelles techniques simplifient mon travail".

2.2. Contenus

Trois variables sont analysées ici ; la première procède d'une typologie thématique des contenus propositionnels, la seconde renvoie aux champs de référence dans lesquels ces thèmes sont manipulés ; la troisième enfin porte sur la forme d'assemblage des "structures de signification" (11).

2.2.1. Lieu de référenciation

Cette variable décrit les thèmes implicites ou explicites traités dans le contenu propositionnel. Deux grilles sont proposées : la première, déjà testée sur la littérature syndicale, repose sur une problématique de gestion ; la seconde relève d'une approche psycho-sociale et propose un modèle interactif au sein de l'organisation.

. 1ère grille thématique

- Economie internationale, nationale, de l'entreprise
- Emploi et qualifications
- Communications
- Conditions de travail et rémunérations
- Organisation technique de la production.

. 2ème grille thématique

- Individu
- Tâche
- Matériel
- L'environnement interne
- L'environnement externe.

2.2.2. Niveau de référencement

Le deuxième aspect du contenu réside dans ce que nous avons appelé le niveau de référencement. Une première analyse de notre corpus nous a en effet montré que chacun des thèmes précités pouvait apparaître dans trois types de discours différents, correspondant à trois niveaux de référencement, à trois champs de référence relativement bien repérables et vis-à-vis desquels le sujet occupe une position déterminée. Soit :

- 1) Le sujet fait état de son expérience individuelle, passée, présente, éventuellement à venir, décrit son vécu quotidien, etc. Vis-à-vis des contenus qu'il élabore, il occupe en conséquence toujours une position centrale, non en tant que locuteur, mais comme sujet siège d'expériences et d'affects divers. Nous parlerons alors du NIVEAU DU VECU INDIVIDUEL.
- 2) Le sujet fait état de son vécu non plus en tant que sujet isolé, mais en tant que sujet inséré dans un groupe. L'expérience est ainsi rapportée à un "nous" ou à un "on", parfois même à un "ils". Nous parlerons en ce cas de NIVEAU DU VECU GROUPAL. La dimension du groupe en question peut varier considérablement. Il peut s'agir du cercle restreint des connaissances immédiates, du "service" ou de l'atelier où tra-